

tie et ils l'ont fait avec cette ardeur, cet enthousiasme qui caractérise la jeunesse.

Je crains même qu'ils n'aient dépassé le but en donnant à une affaire fort simple l'importance d'un événement considérable, et je crois qu'ils ont trop consulté les sentiments de leurs cœurs et pas pesé le mérite de celui qu'ils fêtent si pompeusement aujourd'hui.

Je les excuse néanmoins à raison des bonnes intentions qui les animent, et, puisque c'est le jour de ma fête, j'accepte avec plaisir le bouquet spirituel qu'ils veulent bien m'offrir en cette circonstance.

Ce bouquet se compose d'abord de la fleur du souvenir, qui a la propriété de faire oublier pour un instant le présent avec ses exigences, ses tracasseries, ses inquiétudes et quelquefois même ses déboires, et de permettre à la pensée de se reporter vers les jours de l'enfance, les plus beaux de notre vie. Jours charmants, exempts de peines et de soucis.

La nature était alors plus belle, le soleil plus radieux, la gaieté plus franche et l'amitié plus sincère.

Les rivalités étaient sans haine, les victoires sans orgueil et les succès sans égoïsme. Jours heureux, jours bénis, vous ne reviendrez plus. Le souvenir seul peut vous évoquer un moment comme un rêve de bonheur.

La fleur de la reconnaissance vient ensuite. Fleur extrêmement rare, dont les pessimistes ont même nié l'existence. On dit que le cœur de l'homme et surtout celui de l'enfant est tout à fait impropre à sa culture. Je la conserverai soigneusement pour convaincre les sceptiques et les incrédules qu'elle existe encore.

Puis enfin la fleur de l'amitié, fleur odorante qui promet les fruits les plus délicieux. Je l'accepte avec plaisir, car l'éducation est surtout une œuvre d'amour, une véritable paternité intellectuelle.

Un instituteur qui n'aime pas les enfants n'est pas à sa place dans l'enseignement. Il rencontrera toujours chez eux une résistance au moins passive à ses ordres, une volonté bien arrêtée de méconnaître ses conseils, et son influence sera nulle pour l'avenir moral de l'enfant dont il n'aura pas su toucher le cœur.

Le bon maître, au contraire, pourra faire ce qu'il voudra de ses élèves. Du moment qu'il les aura convaincus qu'il n'a en vue que leurs intérêts bien compris, ils se rappelleront ses conseils et tâcheront de les mettre en pratique. Il exercera donc sur eux une grande influence pour les maintenir dans la voie du bien et les préserver de la contagion du mal.

Quand l'amitié commande, l'obéissance est facile. L'amitié courbe les volontés, adoucit les rigueurs, assouplit les rapports, et fait pour ainsi dire disparaître les petites contrariétés de la vie d'écolier.

L'amitié enfin embellit l'existence, et voilà pourquoi, Messieurs, je tiens tant à la vôtre.

Je dois à la vérité de proclamer que cette amitié ne m'a pas fait défaut depuis que je suis entré dans l'enseignement, et je reçois encore bien souvent la visite d'anciens élèves de Saint-Vincent, de l'académie Sainte-Marie et de l'école Montcalm, que je suis heureux de rencontrer et de féliciter de leurs succès.

Pour un instituteur, ces visites isolées sont autant de gouttes de rosée jetées sur le chemin poudreux de sa vie ; mais quand elles prennent les proportions d'une assemblée aussi nombreuse et aussi sympathique que celle de ce soir, elles deviennent de véritables oasis disséminées dans le désert de son existence.

Il s'y repose sous les frais ombrages de l'amitié et répare ses forces en buvant à longs traits à la fontaine de jouvence de ses souvenirs. Il se sent alors plus frais et plus dispos pour achever la route qu'il lui reste à parcourir.

Après avoir séjourné pendant quarante ans dans les plaines arides de l'enseignement, j'aurais bien droit de voir la terre promise et de prendre un repos bien mérité ; mais telle n'est point mon intention, car je veux faire pour vos enfants qui commencent à m'arriver ce que j'ai fait pour les pères qui les ont précédés.

Il y a huit lustres entiers déjà que je suis entré dans l'enseignement par hasard ; et j'y suis resté par goût. Pendant cette longue période, le nombre des élèves a augmenté, les écoles se sont multipliées dans la province de Québec, mais la position de l'instituteur ne s'est guère améliorée, quelques-uns même sont moins avancés à la fin de leur carrière qu'au commencement.

A quoi cet état de choses est-il dû ? Comment se fait-il que le fonctionnaire public le plus important, celui qui est chargé de la plus grave des responsabilités, celle de la formation du cœur et de l'intelligence des enfants, de la préparation des futurs citoyens de la patrie, soit moins bien rétribué que les autres ?

Probablement parce que son état est considéré comme un apostolat. Je crois néanmoins que l'on pourrait améliorer son sort. On a commencé cette année cette œuvre de justice, et il faut espérer que ce bon mouvement se continuera.